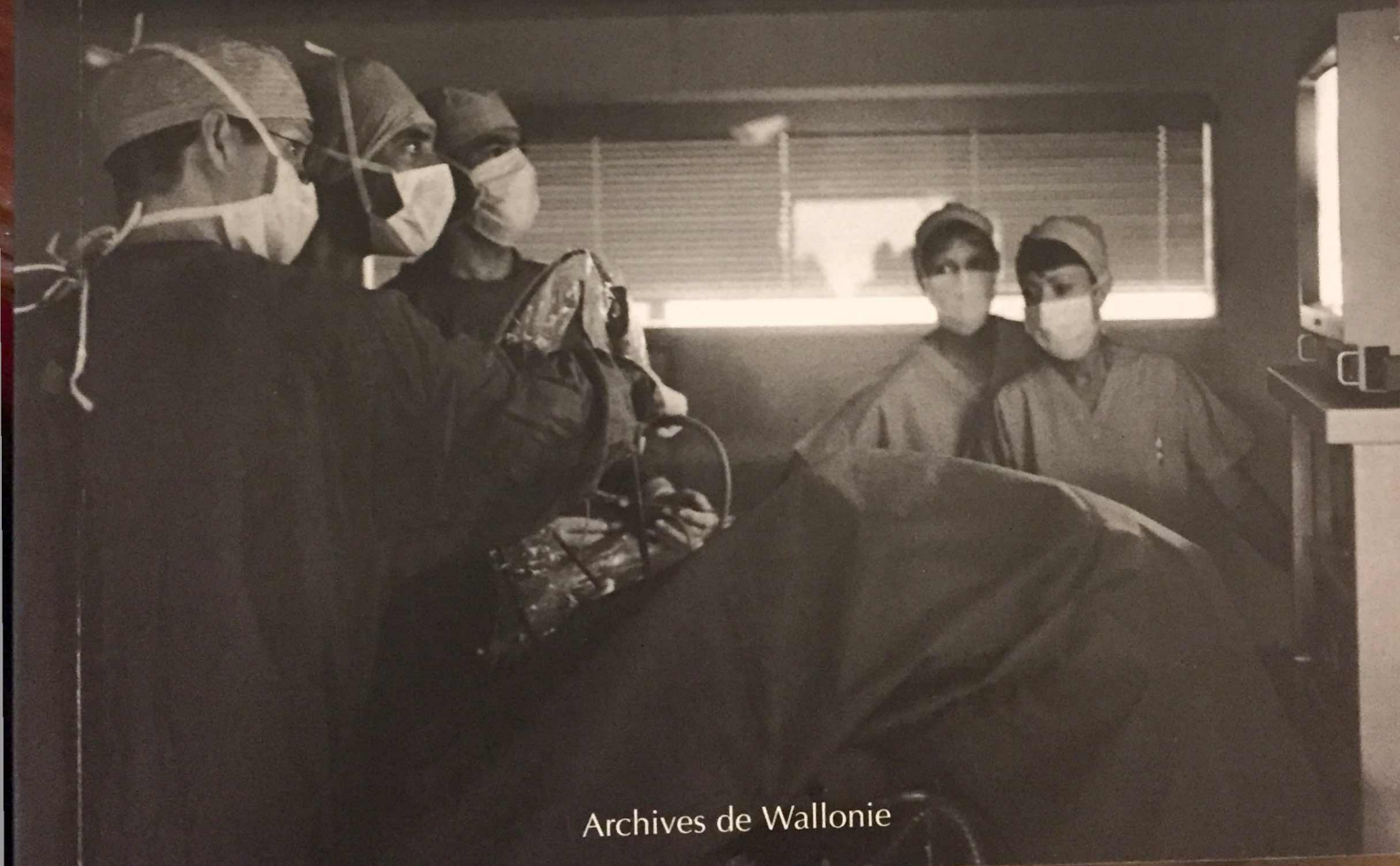


Travailleurs de la Santé



Archives de Wallonie

ISBN 2-87206-012-X

Dépôt légal D-1998/4886/13

Etat d'âme d'un généraliste

Ecrit une nuit de déprime,
vendredi 31 octobre 1997, à 1:24:41

Médecin de famille et père de six enfants, travaillant depuis vingt-cinq ans dans la même ville, je suis interpellé par votre article publié dans *Le Soir* de ce jour sur l'enfance et par la vie qui attend mes futurs petits-enfants.

J'ai 50 ans et quand je me suis installé, en 1974, dans la banlieue de cette ville, ma salle d'attente a vite été remplie de demi intellectuels, travailleurs militants, qui se battaient à coup de slogans, pro-chinois ou anti-moscou. Durs à vivre, ces jeunes-là. Mais, tout compte fait, infiniment plus rassurants que les cadavres ambulants qui ont rempli mon bureau, depuis que j'ai commencé à soigner les exclus qu'on appelle toxicomanes.

Le cabinet isolé de 74 est devenu un centre de santé multidisciplinaire, bouleversé en 97 par la tourmente de la pauvreté, de l'acculturation et de l'incurie, dans lesquels est confinée une population abrutie, souffrante et humiliée. En cinq ans, notre centre (6000 patients actifs) a reçu, soigné ou réorienté plus de 600 dépendants de drogue, dont beaucoup dans un état grave. Plusieurs d'entre eux sont morts dont quelques-uns en prison. Personne n'en parle.

Personne ne sait combien de familles de cette ville pleurent un enfant mort entre 15 et 25 ans, entre héroïne et Rohypnol. Il n'y a pas de tableau statistiques sur la drogue, dans l'excellent travail de mes

collègues de l'Observatoire de Santé, dont vous faites état dans votre même édition de ce jour. Il n'y a simplement pas de données. Un bon tox est un tox mort et il ne vaut pas la peine d'une autopsie. La situation s'aggrave.

Mon fils de 16 ans vient de changer d'école et m'a rapporté, étonné, que certains de ses condisciples prennent de la coke à 15 ans déjà.

A ma consultation, avant-hier : un patient, dépressif et suicidaire. Jeté à la rue pour non paiement, il a perdu son domicile et, de ce fait, le CPAS lui a retiré son minime. Un couple, tremblant dans mon bureau, victime d'un « car jacking ». Et cet homme à la jambe perdue d'une balle pour avoir refusé de donner les clefs de sa voiture alors qu'il sortait paisiblement d'un bassin de natation avec toute sa famille.

La santé mentale de la population est un désastre. Les chômeurs n'arrivent à survivre, physiquement et mentalement, que s'ils travaillent en cachette, poursuivis comme des bandits par des inspecteurs fous qui traquent et humilient les resquilleurs. Et maintenant que l'affaire Dutroux a donné aux gens, surtout aux femmes, le droit de parler, nos cabinets médicaux, et ceux des psys et autres travailleurs sociaux, résonnent d'histoires d'incestes et autres performances humaines dans le champ de la méchanceté écœurante. Le seul vrai plaisir de travailler ici, c'est l'absence de racisme et la convivialité dans certains quartiers.

Leur pères sont venus successivement mourir de silicose. Ça unit.

Quant à la ville et à ses dirigeants, ils ont minutieusement préparé ce désastre pendant ces vingt-cinq ans. Il n'y a nulle part d'espace pour enfants dignes de ce nom. Tout le nord de la ville est dépourvu de lieu pour le quotidien de la vie. Les seuls investissements ont été des trous gigantesques pour un métro inutile et l'aplatissement de terrils pour en faire des terrains pour grandes surfaces, aéroport ou autoroutes écrasantes. Le temple du sport qu'on a voulu ériger est un temple pour une élite soigneusement quadrillée.

Il n'y a rien dans les quartiers qui mérite d'être vécu par nos petits, et la rue est toujours leur seul refuge. C'est là qu'ils sont devenus tox. Au milieu de grandes cités-cages à lapin appelées logement sociaux, écœurantes d'urine et aux boîtes à lettres délabrées. Du côté de l'art et de la culture, entre les opérètes et les statues en plastique inflammable, il y a place pour quelques petits mickeys et de grandes expositions qui ne concernent pas la population locale, avachie de jeux d'eau pour les princes.

La ville est interdite aux mendiants et aux artistes de rue. Le seul conseil que je donne à mes jeunes patients, est de fuir ce purgatoire et d'aller voir ailleurs si la vie y est possible.

Marc Jamoulle

Médecin et chercheur en médecine de famille, Maître de stage en médecine générale, Assistant à l'Université Libre de Bruxelles.

